

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

LE NOUVEAU MESSAGER

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

FEVRIER 2025 - N° 151 - 1€



LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Comme une fleur av. Albert/ Shop in Stock. Pour les villages et hameaux : à la boulangerie Brachotte de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel :

culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Jean-Marc Chavanne, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet, Amandine Melan, Thierry Wenes.

Février, un cœur battant entre deux folies.

Février. Le mois où les amoureux se cherchent et se trouvent, où leurs cœurs s'enlacent comme des lianes emmêlées. Les murmures amoureux se fondent dans les frissons du vent encore glacé. C'est le mois des Valentins et des Valentines qui font mémoire d'un saint qui, oh paradoxe, connu plutôt l'extase du martyr que celle de l'amour. Cet amour, qui mieux que les écrivains ont pu nous en parler, surtout au temps où leur art n'était pas encore synonyme d'indécentes autofictions ? Quels émerveillements de s'imprégner des intermittences du cœur du narrateur de la Recherche du temps perdu, d'être les témoins des déboires de Frédéric Moreau, le héros de l'éducation sentimentale de Flaubert ou encore d'assister au phénomène, pas scientifique du tout, de la cristallisation chez Stendhal.

Février n'est pas seulement le mois des idylles. Il porte aussi en lui le souvenir des Lupercales. Une danse ancienne, peut-être ancêtre de nos carnivals. Des hommes vêtus de peaux de loups, leurs corps enduits de sang, parcouraient les rues de Rome. Ils chassaient les mauvais esprits, les ombres qui rôdaient dans la nuit telles leurs plus vils fantasmes. Leurs fouets claquaient, frappant les femmes pour les rendre fertiles ou pour les soumettre. Un rituel sauvage, une danse de vie et de mort. Février serait-il à l'image du monde un mois de dualité ? L'amour et la violence, la tendresse et la cruauté. Deux forces qui s'affrontent et se mêlent, comme les eaux d'un fleuve tumultueux. Les Lupercales ont disparu, mais leur esprit persiste. Il palpète dans le cœur des hommes, dans leurs passions dévorantes et hélas parfois incontrôlées. Des passions qui peuvent conduire à cette violence que subissent celles qui les ont aimés quand ils découvrent qu'ils n'ont plus emprise sur elles.

Heureusement, après février, vient mars qui est le mois consacré aux femmes, à leurs droits dont celui de ne plus être victimes. À notre manière nous le célébrerons dans notre prochain numéro.

Alors, en ce mois de février, laissons nos cœurs s'ouvrir à l'amour. Laissons-nous emporter par la tendresse. Mais n'oublions jamais la force sauvage qui sommeille en nous. Février, mois de contrastes, mois de tous les possibles.

Dans ce numéro, laissez vous porter par les battements des tambours ou encore par les souvenirs d'un temps qui n'est plus. Découvrez comment dans les années 60, Fosses a voulu faire une place à sa jeunesse. Retrouvez enfin la traque du dépeceur de Sainte Brigitte. Bonne lecture à vous et vivement le printemps !

■ Pierre Melan



Amandine Melan

Fosses, Eros & Thanatos

O n était déjà en février. Les amants possibles de Suzanne Roser avaient été passés au peigne fin. Mais dans quelle direction mener les recherches, une fois sortis du périmètre scolaire ? Sa passion pour la course à pied, Suzanne la vivait en solo. Elle ne frayait pas avec les voisins – qui de toute façon n'avaient que de très faibles probabilités d'être encore sexuellement actifs. On n'avait rien trouvé dans son pc ou dans ses mails qui aurait pu orienter vers une quelconque piste. Aline admirait la discrétion et la capacité de Suzanne à maintenir son secret bien gardé. Elle espérait être aussi douée, d'autant plus que sa relation avec Cyril occupait une place de plus en plus importante dans sa vie et dans son cœur. Elle le savait, elle ne pouvait pas s'attacher, et pourtant c'est ce qu'elle était en train de faire. Bayot, comme Christel Dialo avec sa collègue Suzanne Roser, commençait à se douter de quelque chose.

C'est Pollet qui prit l'appel ce matin-là, un dimanche. « *L'utérus de la prof de gym vous attend sur les cendres du bûcher du grand-feu de Vitrival.* » Il avait dit ça au téléphone d'une voix morne, sans faire de blagues. Ça l'agace un peu, au fond, que le chef de zone ait choisi Bayot au lieu de lui pour suivre ce féminicide finalement beaucoup moins banal que prévu. Dans la voiture, Bayot avait anticipé les questions de l'inspectrice : « *c'est la tradition, on fait un bûcher et on brûle le bonhomme hiver...* » Mais Rochus l'avait deviné, à Tournai aussi on fait ce genre de choses. Sur le bûcher réduit en cendres à Vitrival trônait fièrement un frigobox identique à celui retrouvé à Le Roux deux mois plus tôt. A l'intérieur, dans un sachet de conservation en plastique transparent, un utérus avec ses trompes de Fallope était en train de décongeler. Bayot eut un haut-le-cœur et dut s'éloigner un moment. Il pensait, à coup sûr, à celui de sa femme, en approche du dernier trimestre.

Le samedi suivant, Rochus et Bayot assistaient au Grand Feu d'Aisemont. Comme à la Balade de Noël, l'inspectrice espérait obtenir quelque chose des conversations interceptées ci et là, elle comptait également sur les confidences alcoolisées à la bière bon marché. Ce fut peine perdue. Contre toute attente, elle se retrouva nez-à-nez avec Cyril

Willocq et son épouse. L'embarras du fossoyeur était palpable, si la pénombre dissimulait ses joues empourprées, la lueur du feu éclairait ses regards fuyants. Sa femme, au contraire, fonça sur l'inspectrice, traînant son mari par la manche. Elle se présenta : Geneviève Lacroix, épouse Willocq, commerçante d'Aisemont. « *Vous connaissez mon mari, je pense ?* » Elle avait dit ça un peu trop fort, avec un ton un peu trop aigu. Elle suspectait probablement quelque chose. « *Comment va l'enquête, Inspectrice ? Vous avez appris des choses sur cette femme ? Ce n'était pas une vraie fossoise, je crois ? Est-ce qu'elle n'aurait pas été se fourrer là où elle n'aurait pas dû ?* » Aline avait l'impression dérangeante que Geneviève Lacroix ne parlait pas de Suzanne Roser, mais bien d'elle, et qu'elle tentait de lui faire passer un message pas si subliminal que ça. Elle eut du mal à s'en dépêtrer, la femme de Willocq semblait tirer un certain plaisir du malaise croissant autour d'elle.

Le fossoyeur ne disait plus un mot et regardait ses chaussures. Geneviève Lacroix, à cet instant, ne semblait pas sa pauvre épouse cocue mais plutôt sa mère, courroucée, occupée à lui donner une leçon. Aline nota d'ailleurs qu'elle avait quelques centimètres de plus que lui, en hauteur comme en circonférence. Quand elle parvint enfin à se libérer de son interlocutrice, Aline n'avait qu'une envie : rentrer chez elle. Bayot commençait à assembler les pièces du puzzle. Non, il n'était pas né d'hier. Il se contenta de dire, sur un ton réprobateur : « *Geneviève Lacroix est une brave personne, une femme méritante. Elle a repris la boucherie de ses parents et c'est courageux, de ces temps-ci. Et pauvre femme, elle a fait l'erreur de marier un imbécile fini qui n'a aucun respect, ni pour elle ni pour leurs gosses. Il n'en a même pas pour les morts...* » Aline Rochus n'avait pas la moindre envie de se faire tirer les bretelles comme une adolescente par son adjoint, elle en avait assez entendu pour ce soir. Elle changea de sujet : « *Il reste encore le foie à retrouver, Bayot.* »

Place de Leiche



La rubrique
de l'oncle Jean

Comme nous l'avons vu le mois passé, le terme « en Leiche » désignait naguère tout le quartier et le début du chemin vers Namur ; mais lors de la désignation « Rue Donat Masson » pour ce tronçon, le Conseil communal décida, pour maintenir cette appellation antique, de lui consacrer un petit groupe de maisons dans une cour en impasse.

Ce terme de Leiche est en effet d'origine celtique : un radical lech signifiant pierre, et tout le quartier est bâti sur un banc de schiste très dur. Et les spécialistes de l'exploitation du schiste savent qu'en wallon un banc de schiste à plat se nomme « lèche », tandis que s'il est oblique ou sur champ, il est dit « scaille » (et nous avons à Fosses un Chemin del Sicaye ou Chemin de la Sicaille). En 1557, on trouve déjà la mention « *le pont en leisse* » ; « ... *dessus le Postil jusques a Lesche* » en 1569 : « *En Leysse* » en 1592, « *en Lèche* » en 1624 et « *En Leiche* » en 1695.

Rappelons donc que la Porte d'En Leiche ouvrait le Chapitre vers Namur ; elle est aussi appelée Porte du Chapitre ou Porte de Namur. C'était donc une porte monumentale, avec tour, poterne, donjon, logis à l'étage et pont-levis sur le chenal. Le gardien de cette porte (le portier dou castiaul en 1634) recevait le manteau de l'Evêque lors de sa première visite en notre cité. A chaque passage d'un chariot de bois, il recevait aussi un fagot et chaque année, 20 setiers de mouture de divers moulins (un setier valait 37 litres).

La Porte d 'En Leiche ne disparut qu'au début du 19ème siècle lors du voûtement de cette partie

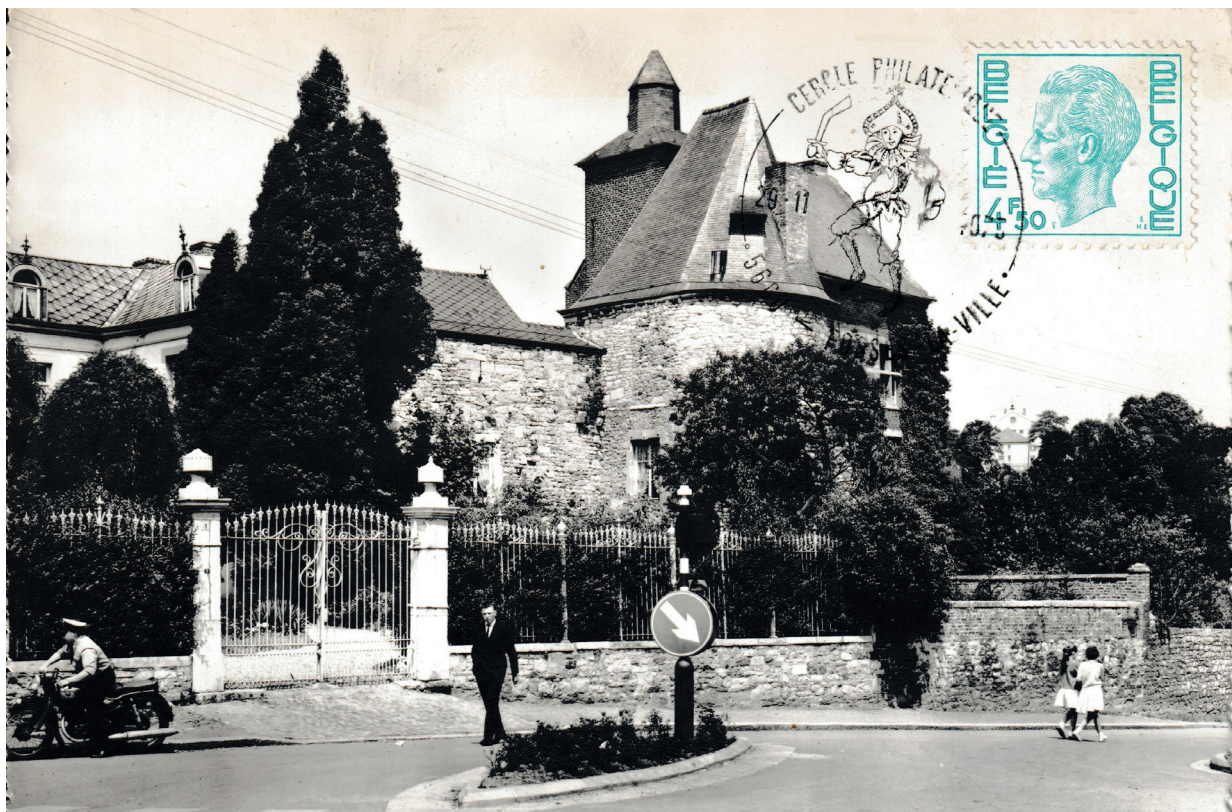
du chenal. Il en reste l'arrondi du pignon de la maison au coin de la rue du Chapitre et de la rue des Remparts, maison qui fut celle des demoiselles Piéfort puis du juge de paix Godefroid Loix, grand invalide de 14-18 et président des Anciens Combattants, maison appelée traditionnellement la maison de Mme Loix.

Et en face, un terre-plein devant la maison de Camille Lainé, (qui tint une épicerie réputée pour ses crèmes glacées et il faisait aussi l'été, la tournée des villages avec sa carriole spécialement aménagée, tirée par son petit cheval Bijou) puis maison de Jacques Mainil et maintenant propriété de Nordine Benmahdi qui racheté ce bâtiment en même temps que le Château Mainil.

A propos de l'ancien chenal de la Rue des remparts, on peut dire qu'il était fermé d'un barrage que le meunier du Moulin du Prince (actuel Vieux Moulin) pouvait lever ou abaisser selon les besoins. Une ventelle amenait l'eau jusque sur la roue à aube par un petit canal souterrain, qui fut refait encore en 1918. Notre Oncle Jean explique encore dans son livre que quelques audacieux des gamins de son âge se risquaient sous cette voûte du Pont d'En Leiche : il ne fallait craindre ni l'obscurité, ni les toiles d'araignées ni les rats



En Leiche vers 1900



très nombreux... La circulation de plus en plus grandes des véhicules incita les autorités communales à voûter ce chenai en 1947.

A l'entrée de la Place de Leiche se dressait jusque janvier 2000 le Monument du Roi Albert qui a été ensuite transféré au Square Chabot. Les anciens fossois se souviendront que la grosse bâtisse occupée actuellement par la Clinique EviDents, auparavant par le Dr Crespeigne, était celle de Jules Lefèvre dit « *Li Due* », fabricant de chaussures. Son atelier était surmonté d'un vaste pigeonnier car « *Li Due* » était un fervent pidjonnisse !

Dans les 3 petites maisons en face, celle du centre était habitée par « *Marie di Binche* », épouse Massinon, puis Camille Jacqmain qui, une fois pensionné de la commune, remplit les fonctions de « *Suisse* » à la collégiale : avec sa hallebarde et son épée au côté, il réussissait à faire taire les gamins (et parfois les adultes...). On se souvient aussi que la maison au fond de l'impasse occupée maintenant par Louis Lamy, était celle du vétérinaire José Nihoul, largement connu à l'époque, même autour de Fosses, pour son franc-parler et qui fut échevin de la ville avant 1940.

■ Brigitte Romain



Souvenances d'on vî Fossiwès

Chapitre 2 : Petite enfance



Par Hugues
Romain

Je suis donc né un samedi 3 novembre 1928.

1928-1929, ce fut, paraît-il une époque de crise et de chômage. Mais je ne me souviens pas en avoir souffert. Maman tenait un commerce de librairie-papeterie et papa travaillait dans l'atelier d'imprimerie de M. Duculot, à qui il avait repris le matériel et, entre autres, imprimait pour lui l'hebdomadaire local « *Le Messager de Fosses* ».

Un petit mot au sujet de mes parents : maman est née à Châtelet et obtint son diplôme d'institutrice. Elle eut comme élève un gamin Mestdagh (qui fut un des créateurs de la chaîne de magasins d'alimentation) ainsi que René Magritte, le célèbre peintre qui fit ses 6 années primaires à l'école de Châtelet. Je n'ai pas connu ma grand-mère maternelle. Mon grand-père maternel, François Marievoet, était représentant de commerce et visitait les magasins de tissus et de tailleurs.

Mon papa, Joseph Romain, est né à Fosses et perdit sa maman alors qu'il n'avait que 2 ans et son frère René n'avait que quelques mois ; mon grand-père, (Joseph Romain également) se remaria et eut 3 filles. Il était à la fois organiste à la collégiale de Fosses, professeur de musique à l'Ecole Moyenne et il donnait des cours de musique chez lui : c'était presque chaque jour des concerts improvisés « *à l'chîje* », un rassemblement d'une belle jeunesse !

Papa apprit son métier d'imprimeur à Bruxelles, à la maison d'édition Vromand. Le patron, très satisfait de lui, lui proposa de reprendre l'entreprise mais devant l'importance de l'investissement et des responsabilités, sa famille le lui déconseilla. Il s'installa donc à Fosses vers 1920, puis reprit l'imprimerie Duculot installée dans la même rue.

De mes très jeunes années, les souvenirs sont parfois un peu confus. Je me souviens de l'école gardienne dirigée par Soeur Anastasia, petite mais sévère, qui nous faisait marcher au pas au son d'une sorte de claquoir. J'y ai appris à tricoter avec une bobine de fil, 4 clous et la laine qui passait par le trou de la bobine. Je ne dois pas avoir été loin dans ce domaine !

Je me souviens aussi de ma première humiliation lorsque, lors d'une fête enfantine, j'étais sur la scène au premier rang, avec une petite culotte en grosse laine et on devinait mon zizi au travers ! Là, ce fut le drame car je retournais constamment me cacher dans les coulisses et Soeur Anastasia me grondait tout en me ramenant ! A propos de zizi, encore une anecdote. On avait des poules au bout du jardin et j'ai eu la bonne idée de faire

pipi sur une poule. Lorsque mon zizi passa le fil, la poule le prit sans doute pour un gros ver et le becqueta avec détermination ! Je risquais d'être handicapé à vie, mais la blessure se remit bien vite. Je n'ai pas « doublé » mes gardiennes et je passai en première année primaire à l'école St Feuillen à Fosses, dirigée à l'époque par un seul instituteur, M. Delvigne.

Je fus un bon élève sans plus, mais pas toujours discipliné. Au cours des 6 années primaires, j'ai gardé quelques souvenirs, pas spécialement pimentés. L'école St Feuillen n'avait pas beaucoup d'élèves (une quarantaine tout au plus) et l'instituteur tenait dans un même local les 6 primaires + une 7ème année, pour ceux qui ne se destinaient pas à poursuivre leur scolarité. Car là l'époque, ce n'était déjà pas trop mal de terminer ses 6 primaires et une 7ème : vers l'âge de 13-14 ans, on envoyait le gamin travailler comme apprenti vers un métier souvent choisi à sa place : menuisier, maçon, carreleur, peintre, cordonnier, ou à l'usine ou dans une ferme.

J'y fis toutes mes primaires pour entamer la dernière année, lorsque la guerre mit fin à cette année scolaire. Ce 10 mai 1940, j'avais 11 ans. Depuis pas mal de temps, des bruits de guerre circulaient et des hommes avaient été rappelés à l'armée pour assurer la sécurité en cas d'attaque allemande. Les gens se souvenaient des atrocités de la Première guerre mondiale : à Fosses il y eut 66 maisons brûlées ou détruites, 21 civils tués dont 14 enfants, 172 hommes furent déportés en Allemagne dont 10 ne sont pas revenus...

Mais revenons à l'école ! Dans la mallette de l'écolier, on découvrait un plumier avec un crayon (il n'y avait pas encore de Bic à cette époque), une





gomme, une touche ardoise pour écrire sur son ardoise, une éponge et une loque pour nettoyer son ardoise, et pour écrire à l'encre un porte-plume avec une plume ballon (les porte-plumes à réservoir étaient non autorisés). Et enfin, une règle pour souligner les titres.

Pour les exercices au brouillon, on disposait d'un gros cahier de brouillon de 200 pages, au papier pas très blanc sur lequel on écrivait toujours au crayon car l'encre pochait sur ce papier bon marché ! On avait encore un cahier bien blanc pour les exercices d'écriture et plus tard, pour les problèmes au net, et un autre beau cahier pour les devoirs à domicile. On avait quelques livres scolaires : de calcul, de français ou autres. L'ardoise était en carton épais recouvert sur les deux faces d'une sorte de peinture noire, avec

des lignes rouges au recto et des petits carrés au verso. Sur chaque banc d'élève, nous étions deux avec un encrier inséré au milieu, dans le banc. Chez soi, pour les devoirs, on utilisait un petit encrier.

Pour laver son ardoise, on disposait donc d'une éponge qu'on allait rincer dans un seau, près du tableau du maître. Un jour, mon copain Jean Nulens avait demandé pour aller faire pipi (les WC étaient à l'extérieur) mais le maître lui refusa... Une fois que M. Delvigne eut le dos tourné pour s'occuper d'une autre année, Jean pissait dans la boîte métallique de son éponge et alla vider sa boîte dans le seau, faisant mine d'y laver son éponge !

A suivre...



Ecole Saint-Feuillen

Fifre et fier de l'être !



Rubrique
PCI

Ce dimanche, j'ai pu rencontrer à Haut-vent (Bambois), Gaspard Meurice, un jeune garçon de 14 ans, investi dans la culture fossoise : comédien de la troupe d'ados de théâtre amateur de Fosses, passionné du folklore local mais surtout musical. En effet, c'est au son du fifre qu'il participe aux marches et autres événements du coin. Mais le fifre c'est quoi ? C'est qui ? Comment on l'apprend et pourquoi ? Gaspard a répondu à toutes mes questions...

Bonjour Gaspard, peux-tu nous expliquer ton parcours et ton rôle dans la batterie et comment cela fonctionne ?

J'ai commencé à participer aux marches à deux ans et juste après la dernière Saint-Feuillen j'ai commencé le fifre pendant trois ans pour intégrer différentes batteries (par exemple celle des Congolais).

Quand sortez-vous et comment vous organisez-vous ?

Nous sortons à chaque festivité qui nécessite une batterie (Marches d'entre-sambre et meuse, fricassée, festivité religieuse...). Le rôle du fifre est de donner la mélodie tandis que les tambours donnent eux le rythme, la percussion... Au niveau de l'organisation, rien n'est gravé à l'avance, tout se fait par la communication sur place. Le premier tambour forme sa batterie en l'appelant (au son du tambour) pour marcher ensuite ensemble. Pour la mélodie jouée ce sont donc le premier fifre et le premier tambour qui choisissent ce qui va être joué.

Qui t'a appris à jouer du Fifre ?

Benoît Tschirr (Un Preslois), il joue d'ailleurs parfois dans la batterie des Congolais mais en intègre beaucoup d'autres que je ne sais pas toutes citer.

Peux-tu dire que c'est une passion et qui te l'a transmise ou t'a donné envie d'y entrer ?

Clairement c'est une passion et pas récente car même tout petit quand je n'en jouais pas encore j'appréciais ces festivités et la musique associée grâce à mon papa qui lui aussi fait partie d'une batterie en tant que tambour (Congolais, à Vitrival, Sart- Eustache, Thuin...) ainsi que mon parrain, Pierre-Jean Vandersmissen, lui aussi grand amoureux du folklore.

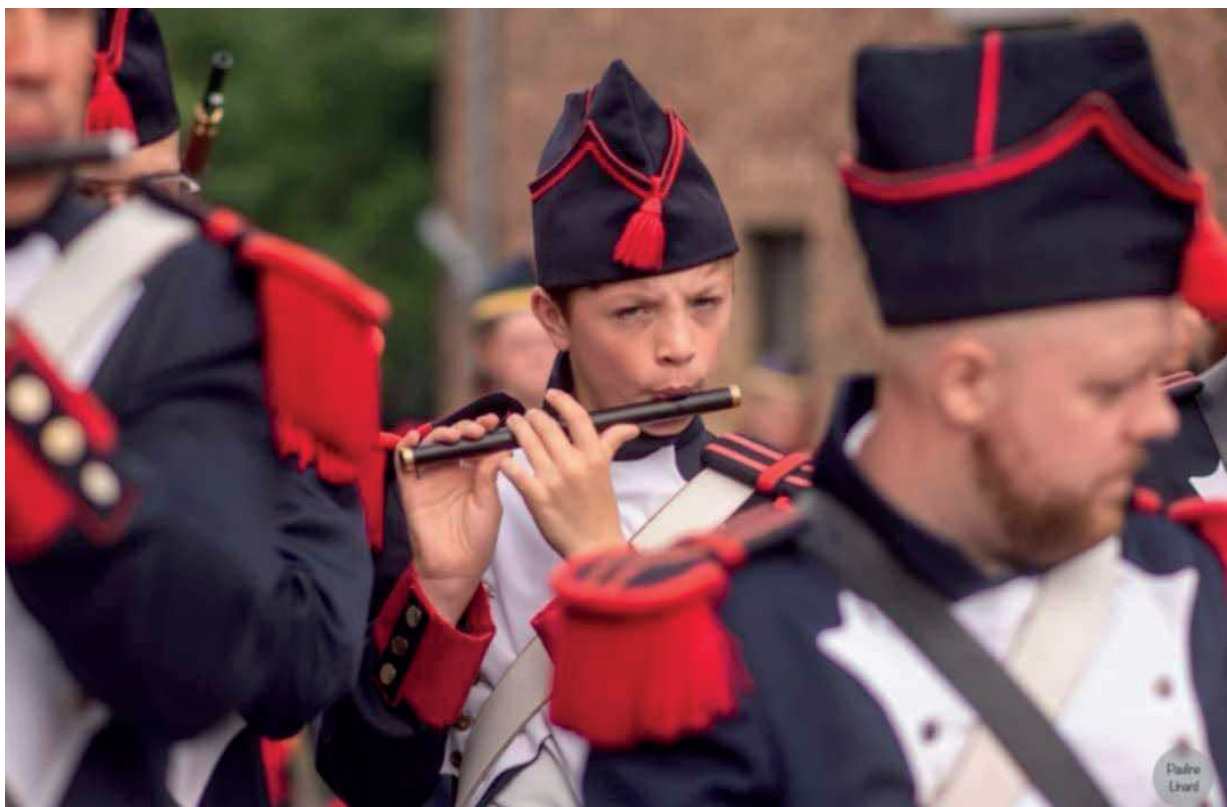
Y-a-t'il une école de batterie ?

Non, on est soit autodidacte (vidéos et infos dans des livres ou sur internet ou sur le terrain) soit on demande l'aide d'un professeur particulier (un peu de bouche à oreille) qu'on rencontre une fois/semaine environs avec des travaux d'apprentissage à réaliser (airs de marche à connaître pour la semaine suivante). Ces professeurs font bien entendu cela en plus de leur « vrai » métier. Très souvent les musiciens apprennent à jouer des deux instruments (fifre et tambour).

Un évènement marquant lors d'une sortie ?

J'ai un évènement que j'ai vécu en tant que jeune marcheur qui m'a particulièrement plu et que j'ai donc envie de revivre bientôt en tant que fifre : c'est la descente de la folie lors de la Saint-Feuillen, ça m'a littéralement donné des frissons. Donc je suis certain qu'en 2026, si on me repose cette question, ma réponse sera la même !





Qu'est-ce qui plaît aux jeunes en faisant partie d'une batterie ?

L'ambiance, la passion commune, le partage...

Si tu devais faire une publicité pour la batterie, que dirais-tu ?

Il ne faut pas hésiter si ça nous plaît car c'est une expérience de partage de patrimoine à vivre.

Penses-tu que ce patrimoine a encore un avenir ?

Oui, clairement, de nombreux jeunes font partie des batteries et il y en a plus encore chaque

année et ils y restent (ils n'abandonnent pas après quelques mois ou années). Les jeunes s'intéressent beaucoup au folklore et s'y attachent. Tout ne s'explique pas, ça me paraît très spontané car justement les jeunes ne se posent pas de question, ils y participent car ils ont envie. Donc il y a de l'avenir.

Y a-t-il un règlement pour intégrer une batterie ?

A part pouvoir jouer d'un instrument de batterie, je ne pense pas qu'un règlement soit contraignant à l'intégration d'une batterie. Il faut juste écrire une lettre de motivation pour entrer dans une batterie, nous sommes aussi soutenus et recommandés par nos professeurs si on en a un. Et puis c'est souvent dans le sens contraire : c'est la batterie qui nous réclame. Il faut aussi avoir son matériel (il peut être de vente/fabrication locale ou transmis dans la famille ou encore du prêt ou seconde main).

Quelle mélodie te donne le plus de frisson ?

Très difficile à dire parce qu'il y en a une centaine... pour les fifres du moins. C'est moins compliqué pour les tambours, ils font office de rythme/fond d'une musique et nous, les fifres, jouons la mélodie. Mais si je dois en choisir une, liée aux Marches, c'est celle du Réveil.

Vous l'aurez donc compris... nous aurons le plaisir de rencontrer Gaspard à la prochaine Saint-Feuillen !



Une maison de jeunes à Fosses

Nous sommes au début des années soixante, au firmament des trente glorieuses. Notre pays connaît le plein-emploi et les ménages découvrent peu à peu la société de consommation. Certes les revenus sont encore modestes ; néanmoins ils permettent aux familles de vivre et d'accéder petit à petit au superflu et au luxe.

Sans excès cependant ; on n'imaginait pas, à cette époque, par exemple d'emprunter pour partir en vacances car celles-ci se déroulent le plus souvent chez nous, à la Côte ou en Ardenne. Chaque ménage commence à avoir sa voiture, sa télévision. On parle de civilisation des loisirs car ceux-ci ont réussi à s'intercaler dans le cycle infernal du « *méto-bou-lot-dodo* ».

Par ailleurs, le baby-boom qui a suivi la seconde guerre mondiale et auquel a largement contribué un contrôle des naissances balbutiant (souvenons-nous de l'approximative et légendaire méthode Ogino) a sensiblement éternué la pyramide des âges. Éclot à cette époque toute une génération de jeunes ados dont il va falloir sérieusement se préoccuper. En effet, si pour les plus petits, chez nous à Fosses, nous avons le très providentiel Patro, pour les plus grands, mis à part le football, le cinéma et les petits écrans qui n'offrent encore (heureuse époque !) que deux ou trois chaînes il n'y a pas grand-chose. Il n'y a pas davantage de possibilités à Auvélais ou à Tamines, voire à Namur.

Ce nouveau phénomène de société a suscité la réflexion et déjà depuis le milieu des années cinquante, à l'exemple de ce qui se passait en France, on a pensé à mettre en place des infrastructures dans lesquelles cette belle jeunesse pourrait participer à des activités culturelles, sportives, sociales voire purement récréatives. En 1955, la fédération belge des maisons des jeunes et de la culture était créée avec pour objectif d'organiser et de venir en aide aux premières maisons des jeunes.

Au milieu des années soixante, un groupe d'adultes fossois se réunissait et décidait de répondre à ces nouveaux défis en ouvrant à Fosses une Maison des Jeunes. Parmi ces enthousiastes on comptait notamment Jean-Pierre Mauclet qui en sera le premier responsable, un jeune avocat, André Farcy, son premier président, le Notaire Albert Franceschini et à leurs côtés un bienvenu soutien politique en les personnes d'Albert Haguinet et de Jean Jadin. Un contrat-programme fut signé avec le Ministre qui avait la Culture dans



1969 Maison des Jeunes danses folkloriques

ses compétences ouvrait à la jeune association les portes à une subside nécessaire à son fonctionnement. Au moyen de ce subside, la jeune association put s'installer dans un local adéquat : ce fut dans un premier temps à la rue de Vitrival avant de se transporter à l'avenue Albert 1er, dans des locaux plus vastes comportant une salle de théâtre.

Ces allocations servaient aussi au paiement du salaire de la personne chargée de l'animation de la Maison des Jeunes. La première animatrice et donc responsable de la gestion de la maison, fut Nelly Mélan après qu'elle eut reçu une formation organisée par la fédération nationale. D'emblée, elle s'imposa et fut appréciée par les jeunes, sa maturité facilita, sans la rendre pesante, le maintien d'une discipline indispensable au bon déroulement des activités et à la bonne tenue de la maison. Pensez donc tout simplement qu'à cette époque la mixité était encore un sujet sensible et ne s'était imposée que dans l'enseignement, à condition qu'il fut public puisque dans le libre, il fallut attendre les dernières années de la décennie pour voir naître en province de Namur le premier collège mixte, c'était le collège Sainte Begge à Andenne.

Qu'y faisait-on dans cette maison des jeunes? Comme on dit pour les fromages : un peu de tout... d'abord un lieu de rencontres et de retrouvailles autour d'un petit bar sympathique où il n'était pas question d'excès sous peine de soutenir l'œillade réprobatrice de Nelly. Il y avait des ateliers créatifs dont la photo ou encore une initiation à la pratique des émaux. On y organisa aussi, sous la houlette de Madame Franceschini, un cours de danses folkloriques. Jean-Pierre Mauclet créait et mettait en scène des pièces de théâtre. Avec le soutien logistique et culturel du Groupe d'animation de la Basse Sambre, furent organisés un disco-forum ainsi qu'un ciné-club où l'on put voir des films aussi différents que « 2001 l'Odyssée de l'espace » de Kubrick et « Un soir un train » d'André Delveau. Il y avait aussi des soirées dansantes avec ces petits groupes sympa qui écumaient la région et pratiquaient la sacro sainte règle de l'alternance entre rocks endiablés et slows langoureux. La maison des jeunes organisa aussi des activités sportives dont une journée d'athlétisme dirigée de main d'expert par notre champion national Hector Gosset.

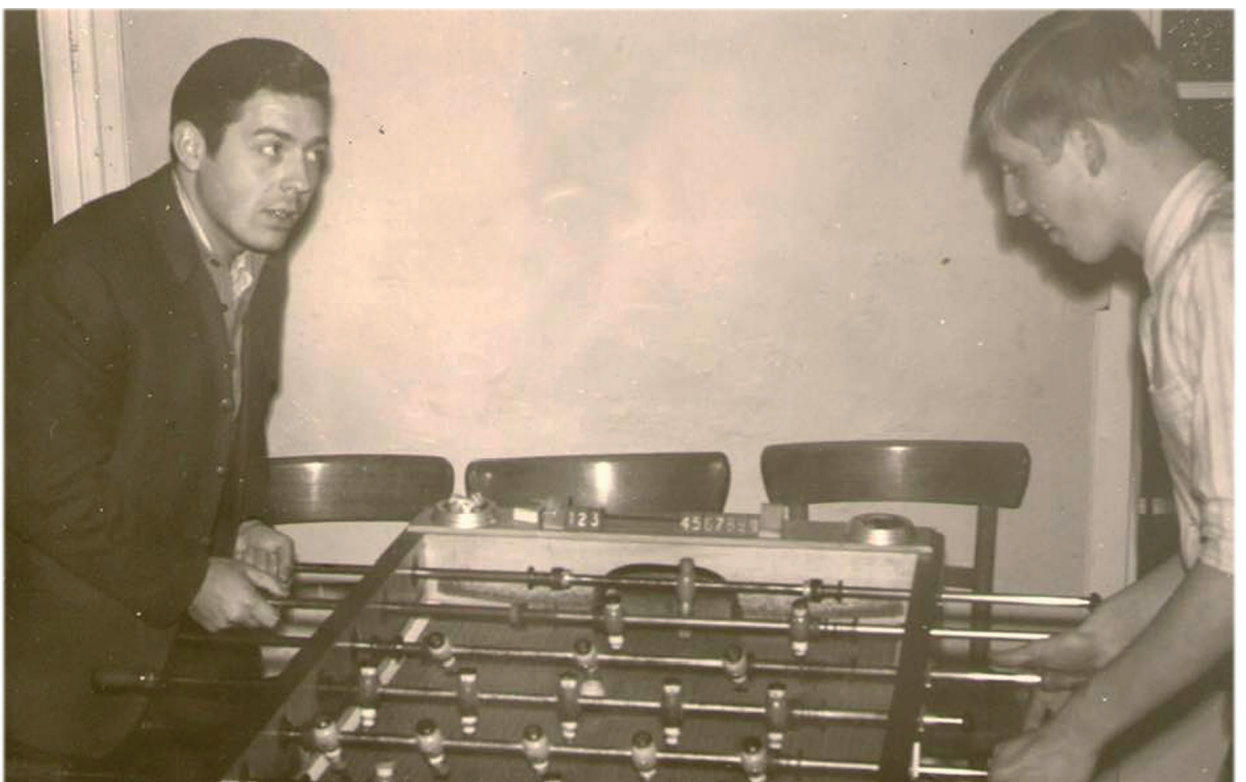
La Maison des Jeunes savait aussi sortir des remparts de Fosses en organisant des vacances, notamment au Grand Duché à Wasserbilig ou encore pour s'en aller découvrir Paris. C'était en 1967 et ce voyage avait un objectif éminemment culturel : la première exposition en dehors du musée du Caire des trésors de Toutankhamon. Ce déplacement parisien avait également été l'occasion de visiter une des premières Maisons des jeunes et de la culture en France ; Il s'agissait de la MJC de Vincennes qui abritait le Théâtre Daniel

Sorano que fit découvrir à ses visiteurs son fondateur Pierre Debauche, un Namurois, ami d'André Farcy et comédien de son état. Quelques années plus tard c'est lui qui créera le Théâtre des Amandiers de Nanterre.

L'ouverture vers l'extérieur prit aussi une tournure plus dramatique lorsqu'au début de l'année 1968, la maison des jeunes reçut une délégation d'étudiants venus de Tchécoslovaquie qui vivait son Printemps de Prague. L'émotion fut grande lorsque, le 21 août suivant les Russes entrèrent dans Prague avec leurs chars. Ils furent quelques uns, parmi les jeunes Fossois, à se demander si parmi leurs nouveaux amis pragois l'un d'eux ne s'était pas appelé Jan Palach.

La vie de la Maison des Jeunes se poursuivait jusqu'au début des années septante. Ensuite, la situation financière devint de plus en plus difficile et le soutien de l'administration inexistant. On assistait parallèlement à une désaffection de la part du public jeune qui commençait à se déplacer vers des centres qu'ils croyaient plus attractifs. Après le départ de Nelly, appelée à d'autres fonctions, Bernard Marzolla et Faninno la remplacèrent brièvement avant que l'expérience ne s'achève. Celle-ci fut belle et généreuse ; elle aurait pu se poursuivre si elle avait bénéficié de plus de moyen et d'un meilleur soutien de la commune. On peut dire que la Maison des jeunes a été une première étincelle dans la vie culturelle fossoise et que ceux qui l'ont créée et portée, s'ils étaient encore avec nous, pourraient revendiquer avec fierté avoir joué un rôle dans le développement culturel de notre entité.

■ Pierre Melan



1967 Maison des Jeunes D. Piet et M. Piefort

Limotches : mystères & petites histoires

A Haut-Vent, notre quatrième Limotche affiche toujours l'allure traditionnelle décrite dans la légende du valet de ferme : une fourche en bois à deux pointes, un drap blanc, un « ramon » (en wallon, fagot dont on se sert comme balai) en guise de museau. C'est la seule, de toutes les Limotches, qui a conservé cet aspect fantomatique et mystérieux.

Chaque lundi de la fête du village, le troisième week-end de juillet, un membre du comité de la Limotche commence la journée en allant dans un champ de froment pour récolter des tiges qui serviront à tresser le fouet de paille destiné à corriger la créature quand elle sera un peu trop agitée.

En début d'après-midi, une fois que tous les acteurs ont pris possession de leurs accessoires, le tour du village peut débuter. La Limotche, accompagnée de ses acolytes (le dresseur, le vétérinaire et Saint Bultot dont les accessoires peuvent être portés par différentes personnes), sillonne le hameau d'Haut-Vent en étant régulièrement corrigée par le dresseur et réconfortée par les soins du vétérinaire, et cela jusqu'à la fin irrémédiable : la dernière danse, l'accouchement du bébé et la mort de la Limotche.

Mais à Haut-Vent, la journée ne se termine pas là. Il reste encore un rituel bien étrange et plutôt cocasse. Le porteur de la Limotche, débarrassé de son drap à la suite de la mort de la créature, entame la « *danse du ramon* » avec ses complices de la journée. Il s'agit d'une danse traditionnelle qu'on pratiquait autrefois dans l'entre-Sambre-et-Meuse et ailleurs en Belgique.

Elle se déroule de la manière suivante : on dispose sur le sol un ramon, un manche, des pincettes et une pelle à charbon. Le porteur se saisit



Danse du ramon (2006) - Photo Comité Festivités Hautventoises

du ramon et commence à danser avec, sous son bras, entre ses jambes ou au-dessus de sa tête, en alternant sa place très rapidement. Le dresseur tente de l'attraper à l'aide des pincettes. Lorsqu'il y arrive, le vétérinaire entre en scène avec un manche de balai qu'il essaie d'introduire dans le ramon avec l'aide de Saint Bultot qui donne des coups de pelle à charbon dessus.

Nul ne peut prédire combien de temps va durer cette danse, mais elle prend fin lorsque le manche et le ramon ont enfin trouvés leur place respective et ne font qu'un. Les quatre acolytes, éprouvés par tant d'action, peuvent enfin boire un dernier coup dans la pelle à charbon, clôturant pour de bon cette journée riche en émotions.

■ L'équipe de ReGare



Sortie de la Limotche de Haut-Vent (2023) - Photo Arnaud Coyette